

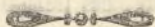
LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par madame LOUISE COLLET (1^{re} partie). — LA MINE D'IVOIRE, extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer (4^{re} partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

La lingerie est de toutes les saisons; mais, quand viennent les jours sombres, la lingerie n'est plus qu'un luxe caché: plus de robes blanches, plus de mantelets en broderie ou en dentelle, plus de corsage ouvert laissant paraître les riches fichus, plus de manches à l'impératrice ou à la Pompadour. C'est à peine si un col en broderie de Nancy ou en point d'Angleterre se laisse entrevoir au haut du manteau et sous le bailet. A peine si une manche fermée se soupçonne entre les manches du manteau et à l'ouverture du manchon. Il vient de paraître de ces manches fermées d'hiver d'un genre tout nouveau à la maison Daniel Deray. Ce sont les *manches Alma*, qui se font en mousseline, en jaconas ou en batiste anglaise à raies de musique. Dans l'intervalle des raies est un semis d'étoiles, de mouches ou de petites marguerites sans tige. Les raies sont horizontales; la manche est fermée par un poignet du même garni de valenciennes ou de malines. Des cols brodés assortis se portent avec les *manches Alma*. On fait aussi des mouchoirs du meilleur goût avec des batistes à petits plis alternés de broderie et garnis de dentelle. Mais revenons à la lingerie de dessous, à celle qui est de toute saison, et dont l'hiver nécessite la multiplicité à cause des fumées et des boues de Paris. Pour une élégante, c'est chaque jour qu'il faut changer les bas de fil d'Écosse recouvrant les bas de cachemire rosés et se laissant entrevoir au-dessus des brodequins; c'est chaque jour aussi qu'il faut renouveler les jupes en piqué blanc ou en percale brodée, qu'une tache de boue atteint inmanquablement soit en montant en voiture, soit en se promenant seulement dans un jardin. Madame Daniel Deray a imaginé pour l'hiver les jupes en piqué toutes brodées jusqu'aux genoux, et celles en jaconas à double tunique et ornées de plis et de dentelle. Quant aux chemises garnies de valenciennes, la fine toile de Hollande, et même

le madapolam pour les femmes frileuses, remplacent en hiver les chemises de batiste. On met pour la nuit un tricot de cachemire rosé par-dessous les belles camisoles en jaconas brodées sur la poitrine, autour du col et sur les poignets des manches fermées; une petite valenciennes court au bas des broderies et entoure les bouts flottants et brodés de jaconas qui retiennent la camisole à la ceinture et retombent en nœud flottant. Rien n'est joli comme cette élégante camisole sur son transparent rosé. La *Couronne royale* vient aussi de confectionner les plus coquets bonnets de nuit et du matin. Ce sont des treillis d'entre-deux en dentelle et en broderie, tantôt disposés en losanges, tantôt en triangles, tantôt en colimaçons, comme les bonnets habillé dont nous avons parlé dans un de nos derniers bulletins.

L'autre soir à l'Opéra les toilettes étaient des plus brillantes pour la première représentation de *la Nonne sanglante*. Nous allons décrire celles qui nous ont semblé les plus nouvelles. Madame Th..., femme du sénateur, portait une robe à fond de moire antique bleu de ciel avec un semis de bouquets de roses brochés. Cette étoffe, d'une grande richesse, demande peu d'ornements; la jupe était sans garniture, le corsage décolleté et à pointe, et les manches, courtes, plates, étaient ornées de claires dentelles en point de Bruxelles. Une sévigné en turquoises et perles se jouait sur la poitrine et deux agrafes assorties relevaient les dentelles des manches. La coiffure se composait de tiges de bruyère blanche, tombant en légères grappes vers l'oreille par-dessous le bandeau, et de quatre camélias bleu pâle (le camélia bleu nouvellement découvert) reliant le bandeau vers le chignon, et joints sur la nuque par un nœud de velours épinglé du même bleu que les camélias. Une traînée de turquoises et de perles fines passait entre le double bandeau à moitié plat vers le visage et enroulé au-dessus du front.

Une autre toilette, portée par une jeune femme blonde, nous a semblé d'un goût exquis. Sa robe était aussi en moire antique vert céladon semée de bouquets de grenades brochés. Les dentelles du corsage décolleté et celles des manches étaient noires; la sévigné était en rubis, opales et émeraudes. La coiffure se composait de lis d'un vert pâle comme le vert de la robe, et d'un rang de rubis scintillant entre le double bandeau.

Une robe plus simple était faite d'une étoffe qui est une nouveauté, nous voulons parler du *taffetas à rubans*; ce taffetas est à grandes raies de vingt centimètres de large de diverses nuances, qui ressemblent à de beaux rubans joints ensemble. La robe que nous avons vue à l'Opéra était à raies cerise et gris pâle. Le corsage et les manches avaient pour ornements des dentelles noires alternées de blondes blanches. Une belle broche renaissance, argent ciselé et grenat, de chez Froment Meurice, et un bracelet assorti étaient les seuls bijoux qui accompagnaient cette robe. La coiffure était en œillets rouges et en frêles narcisses des bois blancs flottant vers le cou.

Ces trois robes et ces trois coiffures sortaient des ateliers de madame Minette, et portaient le cachet de distinction que la grande couturière donne à tout ce qu'elle effleure.

Rien n'est élégant, chaud et léger à la fois comme le nouveau manteau taffetas noir et peluche que vient d'imaginer madame Minette. Le dessus est en taffetas noir, la doublure tout en peluche bleu Louise ou violette, et même cerise pour jeune personne; ce manteau est en forme visite, mais plus ample que les visites. Un capuchon doublé de peluche s'arrondit sur les épaules. Ce manteau a le double avantage de pouvoir servir aux courses du jour et, grâce à son capuchon, aux soirées de spectacle.

Puisque nous parlons théâtre, rappelons qu'aux Italiens et à l'Opéra rien n'est mieux porté qu'un riche flacon en cristal recouvert d'un réseau d'or guilloché. Faguer-Laboullée a un nombreux assortiment de ces flacons de main parés qui remplacent les gros bouquets gênants et disgracieux. On les remplit d'extrait de *rose thé*, de *géranium rosa*, ou de *bouquet vénitien*, parfum dont Laboullée est l'inventeur. Pour mouchoir on trouve chez le même parfumeur la *mousseline rose*, la *verveine* et le *benjoin*, qui sont des odeurs de bonne compagnie. Puis des gants de chevreau en toutes nuances et en blanc, longs et courts. Voici bientôt la saison des bals, où les beaux éventails sont de rigueur; ceux que l'on trouve chez Faguer-Laboullée sont d'un travail merveilleux; la Renaissance, la Chine et l'Espagne rivalisent d'élégance et de perfection dans ces charmants jouets qui palpitent entre les doigts d'une jolie main comme des ailes d'oiseau; une jolie main se couronne d'un joli poignet, et pour que le poignet ne se gerce pas par les temps froids il faut le préserver avec un bracelet de velours de même nuance que la robe: on trouve ces bracelets indispensables dans une grande variété chez Faguer-Laboullée.

Mais parlons des gracieux chapeaux des demoiselles Romain, dont notre gravure de ce jour présente deux nouveaux modèles. Nous avons vu encore chez les habiles modistes un chapeau en velours bleu Louise orné de dentelle noire sur la passe, et au-dessous de blonde blanche et de bruyère rose; puis un autre chapeau en velours épinglé blanc et application de blonde,

un troisième en velours plein lilas destiné à une belle Anglaise blonde, et une foule de chapeaux en velours noir rehaussés de dentelles, de plumes et de fleurs.

Avec les longues soirées on reprend les longs ouvrages de tapisserie, de filet et de broderie: c'est un fauteuil qu'on veut offrir à une grand'mère, des pantoufles à un oncle, un porte-cigare ou une bourse à un frère qui part pour l'armée, un col ou un mouchoir qu'on brode pour une mère ou une sœur. Or, pour faire tous ces charmants ouvrages qui ont tous un but d'affection, il faut se pourvoir de canevas, de laine, de soie, de cordonnet, de soutache, de perles, de coton, d'aiguilles, de tous les objets les plus recherchés et les plus variés de la mercerie; c'est chez Audoyer, à la *Ville de Lyon*, qu'on les trouve. C'est aussi chez lui qu'on peut se pourvoir des plus beaux rubans pour ceintures et chapeaux, des franges et des effilés pour manteaux, et des assortiments complets de boutons en passementerie, en métal et en pierreries.

Mais les longues soirées d'hiver ne sont pas toutes données chez soi aux gracieux ouvrages dont nous venons de parler: souvent on lit à haute voix un volume de poésies ou un bon roman publiés par la *Librairie nouvelle*, ou bien on regarde avec intérêt les splendides gravures de quelque beau keepsake de chez Curmer, ou bien encore on se met au piano et l'on joue quelque mélodie ou quelque air de danse. Nous avons nommé Curmer, c'est chez son frère l'éditeur de musique en renom du faubourg Saint-Germain que se trouve l'écrin mélodique renfermant *danses, valse, varsoviana, polka, polka mazurka, mazurka schotisch*, du compositeur Papin; cet album destiné aux jeunes pianistes sera exécuté cet hiver dans tous les cercles de famille.

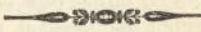
Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas gris plomb, la jupe est sans garniture, le corsage fermé est à basque, les manches et les basques sont garnies de plusieurs rangs de passementerie du même gris que la robe; manteau en peluche grise avec ornements de velours noir; col en broderie de Nancy; manches Alma en jaconas brodé garnies de valenciennes; chapeau en velours épinglé vert orné de dentelles noires, tour de tête en blonde blanche et en liserons roses; mouchoir de batiste brodé garni de dentelle; gants en chevreau; brodequins en taffetas gris (comme la robe) à bouts vernis.

Seconde toilette. — Robe en moire antique bleu Louise; la jupe est unie; le corsage, pareil à celui de la première toilette, est garni de passementerie du même bleu que la robe; manteau de velours noir garni de martre, col en point de Bruxelles; manches en mousseline brodée garnies de point de Bruxelles; chapeau en velours épinglé blanc orné de blonde; le dessous de tête est en blonde et en marguerites blanches; gants de chevreau; brodequins en satin noir.

Détails de la planche de chapeaux.

Par exception, nous offrons aujourd'hui deux gravures à nos abonnés. La planche de chapeaux a été dessinée d'après les modes les plus gracieuses de madame Minette. Le premier chapeau est en velours épinglé blanc orné de blonde, et de nœuds cerise par-dessous. Le second est en satin vert avec ornements de velours noir; dentelle noire au bord et touffes de plumes noires sur la passe. Le troisième est en taffetas gris et velours rouge. Le quatrième est en velours épinglé blanc, blonde et rubans fantaisie. Le cinquième est en blonde et velours bleu. Le sixième est tout en blonde et orné en dessous de mauves roses; ce dernier chapeau est destiné aux soirées de spectacle.



LA JEUNESSE DE MIRABEAU.

PREMIÈRE PARTIE.**JEUNESSE. — MARIAGE.****I.**

Il n'est pas en France un fleuve au lit plus large, aux eaux plus fougueuses, au cours plus indomptable que la Durance, et pourtant la Durance n'est qu'une simple rivière, car elle ne se précipite pas dans la mer : elle se perd dans le Rhône comme une humble tributaire; elle, si fière, elle devient, au terme de sa course, une esclave soumise qui n'a pas même pour roi l'Océan.

Les rives de la Durance n'ont pas la grâce des rives ombreuses qu'offrent les rivières plus modestes. Dévastées par le débordement de ses eaux, comme la beauté l'est par les passions, ses rivages sont presque partout sauvages et stériles. En été, quand la crue des eaux a cessé, la Durance, comme endormie, glisse mollement au milieu de son vaste lit, qui étale à nu sur ses bords son fond de cailloux polis et brillants au soleil tels que des pierreries. Alors la rivière est guéable; les enfants se baignent dans ses eaux, et s'exercent à la fronde avec ses pierres arrondies. Mais que l'hiver revienne, ils fuient épouvantés, car la Durance se réveille, rugit et s'élance à travers la campagne qu'elle ravage.

C'était par une belle soirée de mai : le soleil, qui se couchait, rougissait les flots de la Durance, alors calme et limpide; et sur sa rive droite se réunissaient les voyageurs que le bac allait transporter à l'autre bord. Nous revenions avec ma mère de faire un voyage dans le Nord, et nous nous retrouvions avec bonheur près de ces eaux où se reflétait notre ciel provençal, si chaud, si pur, si vivifiant. Tandis que ma mère donnait ses ordres pour le transport de nos bagages, je contemplais, dans une admiration muette et avec une curiosité instinctive, les murs et les tours d'un grand bâtiment qui s'élevait à peu de distance du rivage. C'était un vieux château seigneurial qui ressemblait assez à une forte-

resse : son aspect imposant était en harmonie avec le paysage sévère qui l'entourait. Mes regards ne pouvaient se détacher de cette noble demeure, et je me prenais à regretter que le château de mon père ne fût pas situé sur ces bords orageux que ma jeune imagination peuplait de tous les fantômes de ses rêves. L'appel fait aux voyageurs vint interrompre ma méditation; mais tandis que le bac nous menait à l'autre rive, mes yeux se fixèrent de nouveau sur ces murs crénelés qui fuyaient derrière nous, et lorsque débarqués sur le rivage nous étions prêts à remonter en voiture pour continuer notre voyage dans l'intérieur des terres, me tournant vers ma mère, à qui je n'avais pas parlé durant notre courte traversée, tant j'étais absorbée par ma contemplation : — Avant de nous éloigner, avant de perdre de vue ce rivage que j'aime tant, ne pourrions-nous savoir quel est ce vieux château? Ma mère sourit. — Il n'est pas un enfant du Midi qui ne sache son nom, me dit-elle; car ce nom est celui d'un des plus grands hommes de la France, issu d'une des plus nobles familles provençales : ce château, c'est le château de Mirabeau. — Mirabeau! m'écriai-je, celui dont l'éloquence a fait la révolution française? — Oui, l'homme le plus fort, le plus imposant dans sa vie publique; le plus tourmenté, le plus esclave dans sa vie privée.

Je sortais à peine de l'adolescence; je ne savais de Mirabeau que ce que les abrégés de nos histoires contemporaines en disent dans leurs récits de la révolution française; je voyais en lui un de ces héros de l'éloquence qui entraînent tout un peuple par leurs paroles et le poussent aux grandes actions. Mirabeau n'était pour moi qu'un grand nom, qu'une grande chose; tout ce que je savais alors de cet homme, c'était sa gloire; plus tard, ma mère, cédant à mes pressantes questions, suggérées par le souvenir des bords de la Durance, qui ne s'était point effacé, me raconta, avec ce charme de détails et de vérité que gardent toujours les faits observés ou appris aux lieux mêmes où ils se sont passés, la jeunesse si pleine d'obstacles et de malheurs de cette vie qui devait être si éclatante. Dans aucune histoire, dans aucuns mémoires sur Mirabeau, je n'ai retrouvé, comme dans ces récits maternels, cette juste appréciation des circonstances qui avaient influé sur cette vie, et qui en avaient été pour ainsi dire la préparation. Ces souvenirs ont dicté les pages qui vont suivre.

II.

A la fin d'un beau jour du mois de mai, aussi calme, aussi pur que celui où m'était apparu pour la première fois le vieux château de Mirabeau, un soldat à cheval arrivant de Lambesc, bourg situé à peu de distance de la rive gauche de la Durance, vint demander passage pour lui et sa monture sur le bac qui dès lors conduisait les voyageurs et les passants de l'une à l'autre rive. C'était en 1770 : cet homme portait l'uniforme du régiment de Lorraine; à son habit fané par l'usage,

à sa figure brunie par le soleil, on comprenait qu'il revenait de quelque campagne récente dans le Midi. Son régiment arrivait en effet de la Corse, et ce soldat était porteur d'un message au château de Mirabeau. Quand il eut passé la Durance, il remonta à cheval et gravit les rochers qui conduisent au vieux manoir seigneurial. En arrivant, il s'adressa à un domestique qui passait dans la cour intérieure, et lui demanda à parler au bailli de Mirabeau.

— Ah! vous venez de la part de M. Pierre Buffière, dit le vieux serviteur après avoir examiné le soldat. Ma foi, mon brave homme, j'ai bien peur que vous ne repassiez la Durance, vous et votre message; car monsieur le bailli m'a ordonné de renvoyer tout ce qui pourrait arriver de ce côté-là; le pauvre enfant le sait bien, ajouta-t-il avec une sorte d'attendrissement. Pourquoi s'obstine-t-il à écrire?

— Pourquoi? répondit le militaire: parce qu'après avoir passé plus d'un an hors de France, officiers comme soldats, nous avons besoin en y arrivant d'y trouver un gîte, une famille où nous puissions nous reposer des fatigues de la guerre. Oh! je voudrais bien voir que la pauvre chaumière de mon père me fût fermée! Ils n'ont donc pas d'entrailles, vos grands seigneurs?

— Personne n'est meilleur que M. le bailli, reprit le vieux domestique, et je suis sûr qu'il ne résistera pas à cette lettre si elle est respectueuse comme elle doit l'être. Donnez, je veux tenter son cœur, je veux faire quelque chose pour ce pauvre enfant que j'ai tenu en naissant dans mes bras, et qui est venu au monde, tout comme je vous le dis, avec deux dents et tous ses cheveux; c'était, mon brave, un démon incarné qui ne cédait ni aux corrections ni aux menaces, mais qui devenait bon et affectueux lorsqu'on le prenait par la douceur.

— C'est encore tout de même, répondit le soldat, il est franc et plein de cœur, il n'est pas fier avec nous: c'est l'officier de son corps le plus aimé; mais allez, ne perdons pas de temps; je suis sûr qu'il est déjà sur la route de Lambesc à attendre mon retour, et il pourrait bien venir jusqu'ici pour avoir plus vite une réponse.

Le vieux serviteur conduisit le soldat à l'office, et se hâta de monter le grand escalier du château qui conduisait au premier étage; il s'arrêta un instant auprès de la porte de la vaste galerie qui servait de bibliothèque; il paraissait hésiter à la franchir, puis comme si quelque pensée intérieure l'avait irrévocablement décidé, il l'ouvrit avec courage et se dirigea d'un pas ferme vers une des fenêtres de la galerie, auprès de laquelle deux hommes lisaient. Le plus jeune, qui paraissait pourtant avoir cinquante ans, était d'une beauté remarquable, grand, bien fait, d'une tournure élégante et noble; il avait les plus beaux traits du monde, un visage ouvert, plein de charme, et qui joignait à l'expression de la plus vive intelligence celle

de la plus loyale franchise; son œil était brillant et limpide comme celui d'un jeune homme de vingt ans; son regard, ferme et direct, pouvait intimider, mais le sourire de sa bouche pleine de bienveillance et de bonté tempérait cette impression. Sa chevelure, légèrement poudrée, entourait avec grâce son front vaste et élevé, et nouée derrière la tête par un large ruban, comme c'était la mode d'alors, elle se jouait en boucles sur un habit de velours. L'autre lecteur était un vieillard revêtu des habits ecclésiastiques; il avait une figure vénérable, qui portait à la fois l'empreinte de ses sentiments religieux et de ses habitudes studieuses; il paraissait profondément absorbé dans sa lecture, et il ne leva pas la tête lorsque le domestique s'approcha, bien que celui-ci se fût dirigé vers lui et eût essayé d'éveiller son attention en répétant plusieurs fois à voix basse: — Monsieur le chapelain, Mais l'homme à la chevelure poudrée avait aperçu le vieux serviteur, et il lui dit en souriant: — Que nous veux-tu, Garcin, et quels sont donc les péchés que tu as ainsi à confesser tout bas à monsieur l'abbé?

— C'est bien en effet un péché dont je m'accuse, monsieur le bailli, répondit Garcin avec une sorte de finesse pleine de bonhomie, et il continuait à parler à voix basse au vieux chapelain, dont il était enfin parvenu à se faire écouter, et à qui il glissait à la dérobée la lettre que le soldat venait de lui remettre.

— Et monsieur l'abbé te trouve-t-il digne de l'absolution? continua le bailli en se levant. Allons, voyons, quel est ce méfait? Je dois aussi en être instruit, car si le chapelain exerce ici la justice divine, moi je suis le représentant de la justice civile. Et il s'approcha des interlocuteurs.

— Monsieur le bailli, dit l'abbé Castagny, chapelain depuis longues années au château de Mirabeau, ce vieux serviteur veut vous demander une grâce pour prix de ses longs et loyaux services, et je viens presque de m'engager, en votre nom, que vous ne la lui refuseriez pas.

— Accordé! s'écria le bailli avec élan, car vous avez, monsieur l'abbé, une sagesse chrétienne à laquelle toute ma sagesse mondaine est heureuse de céder. Voyons, mon cher Castagny, qu'avez-vous promis pour moi?

— J'ai promis à Garcin, le vieux serviteur de votre famille, et j'espère que vous ne démentirez pas ma parole, dit le bon prêtre avec un accent attendri, j'ai promis que vous recevriez ce soir au château M. Pierre Buffière.

— Mais, reprit le bailli d'un air contraint, vous savez quels sont les ordres de mon frère, vous savez que je ne suis ici que son représentant; il est mon chef, je ne dois rien faire contre sa volonté, et son ordre exprès est que M. Pierre Buffière ne paraisse pas ici.

— Hélas! dit le prêtre, il ne verra donc jamais ce château dont il devait porter le nom! Qui m'aurait dit, lorsque j'ai baptisé moi-même cet héritier de votre

race, qu'il serait contraint à échanger votre grand nom contre celui de Pierre Buffière, et qu'il viendrait jusqu'à la porte de la demeure de ses pères pour en être repoussé comme un étranger ! Si c'est là la justice du monde, monsieur le bailli, en vérité je vous le dis, ce n'est pas là la justice divine. Mais avant d'être inexorable, continua-t-il ; lisez du moins ceci ; ses paroles auront peut-être plus de puissance que les miennes pour vous toucher. Et il lui tendit la lettre que Garcin venait d'apporter. Le bailli fut ému la prit et la lut, et en la lisant, les larmes venues de son noble cœur, et qu'il ne pouvait étouffer, jaillirent sur ses joues.

— Nous triomphons ! s'écria Garcin plein de joie. Allons, mon bon maître, vos larmes ont dit oui. Oh ! ne retirez pas votre consentement ! Et le vieux prêtre joignit ses instances à celles du vieux serviteur.

— Eh bien ! qu'il vienne, dit le bailli, qu'il vienne dès ce soir, et qu'il soit reçu à bras ouverts, comme l'enfant prodigue de l'écriture ; peut-être trop de rigueurs l'ont égaré, tâchons de le ramener au bien par notre amour. Êtes-vous content, Castagny ? Le vieux chapelain embrassa le bailli. Quant à Garcin, à peine ces mots : *Eh bien ! qu'il vienne*, avaient-ils été prononcés par le bailli, qu'il s'était élancé pour aller porter cette heureuse réponse au soldat, et celui-ci se hâta de repasser la Durance et de reprendre la route de Lambesc.

III.

Restés seuls, l'abbé et le bailli causèrent longtemps et amicalement ensemble. — Mon vieil ami, disait le bailli de Mirabeau, c'est la première fois, depuis que je suis né, que je manque au respect et à l'obéissance que je dois à la volonté de mon frère aîné, et pourtant je ne m'en repens point ; votre cœur d'accord avec le mien me rassure.

Pour bien comprendre les scrupules du bailli et l'hésitation qu'il avait mise à désobéir à son frère, même pour suivre la voix de sa justice et de sa bonté, il faut se souvenir du respect presque filial qu'avaient alors les cadets de noble maison pour leur frère aîné, représentant de leur race ; c'était le père qui se continuait en lui, et quels que fussent jamais les torts et les erreurs de ce chef respecté, les jeunes frères, tout en se réservant le droit de conseils, n'en obéissaient pas moins à l'autorité du droit d'aînesse. C'est ainsi que le bailli de Mirabeau, malgré son caractère ferme et élevé, malgré son cœur droit et son esprit indépendant, subissait sans révolte l'inflexible autorité de son frère le marquis, bien que celui-ci ne fût son aîné que de deux ans ; et cette soumission, qui était alors regardée comme un devoir, n'étouffait pas la noblesse de ses idées, comme on pourrait le croire dans nos jours d'indépendance illimitée. Le bailli de Mirabeau était à la fois fier et dévoué ; il s'était formé dans la rude école de la guerre à cette franchise chevaleresque et à cette dépendance disciplinée. C'était une noble nature, un

grand cœur, qu'une éducation forte avait encore agrandi. Dès l'âge de douze ans, entré dans le corps des galères, comme garde de l'étendard, il fit sur mer une rude campagne d'hiver ; il servit ainsi durant plusieurs années, et se distingua en divers combats navals où il fut blessé ; plus tard il devint gouverneur de la Guadeloupe, puis assista au siège de Mahon, où son courage faillit lui coûter la vie. Chevalier de Malte, un des plus braves et des plus renommés de son ordre, aucun grand fait d'armes de son siècle ne se passa sans qu'il y prit une part honorable ; et dans le cours de cette jeunesse si bien remplie par l'action, il trouva encore le temps de se former aux nobles et grandes manières, de cultiver son esprit, d'apprendre les langues anciennes, et de savoir écrire la sienne avec une grâce et une allure toutes françaises, qui rappellent le style des Mémoires de Saint-Simon. Dans ses campagnes sur mer, il emportait toujours quelque livre préféré, doux compagnon de ses fatigues, noble délassement dans ses heures de loisir. Au siège de Mahon, quand il fut grièvement blessé, on trouva sur lui un Virgile qui avait été traversé par la balle qui le frappa. Une seule fois il parut à la cour dans sa jeunesse, sa bonne grâce et son esprit lui attirèrent l'attention de madame de Pompadour ; mais ses paroles froides et dignes changèrent bien vite cette impression : il était fait pour servir dans les armées françaises, et non pour devenir le courtisan d'une favorite. Dans les intervalles de ses campagnes et de ses voyages à Malte, il venait se reposer dans ce vieux château de Mirabeau, que son frère avait abandonné pour aller à Paris essayer de réaliser des utopies sur l'humanité et sur la culture des terres ; et tandis que le chef de la famille, celui qui devait la perpétuer, diminuait la fortune de ses pères par son incurie et ses folles et vaniteuses entreprises, lui faisait prospérer avec ses propres économies les terres du manoir paternel. Il avait fondé dans le château de Mirabeau une vaste bibliothèque, qu'il augmentait chaque année. Chevalier de Malte, voué par son ordre au célibat, il avait trouvé une sorte d'orgueil et de compensation à embellir, pour le fils de son frère aîné, le domaine de ses ancêtres. Tel était ce noble bailli de Mirabeau, le type le plus vrai, le représentant le plus digne de ces gentilshommes dont il ne reste plus de traces. Homme de mœurs pures et d'irréprochable probité dans un siècle d'universelle corruption, guerrier plein de bravoure, modèle de grâce et d'esprit, âme forte et tendre, dévoué au culte de sa famille, digne de la continuer, bien supérieur à ce frère qui en était le représentant et qu'il aimait avec la plus touchante tendresse et un respect presque filial, pourquoi un pareil homme n'a-t-il pas été le père de Mirabeau ? Pourquoi cette nature indomptable, et que l'amour seul pouvait toucher, n'a-t-elle pas été adoucie par ce fier chevalier de Malte, qui n'aurait pas tenté d'étouffer sa fougue, mais qui l'aurait dirigée vers les grandes choses ; qui n'aurait pas essayé de l'arracher au vice par le malheur, mais qui

l'en aurait détourné par son exemple? Si Mirabeau avait eu un pareil père, Mirabeau aurait été entièrement grand. Mais, hélas! l'heureuse influence du bailli n'avait pu se faire sentir à sa jeunesse orageuse. Mirabeau avait vingt et un an, et par l'ordre inflexible de son père, l'oncle et le neveu, qui s'aimaient instinctivement, ne s'étaient jamais vus, et pourtant, malgré le portrait odieux que le marquis lui en avait fait, cet enfant, qui devait être appelé à représenter sa race, lui était un objet de constante sollicitude. Il allait le voir enfin, il allait juger par lui-même de la vérité, et savoir s'il devait garder ou rejeter cette affection paternelle qu'il ressentait involontairement. Préoccupé par l'attente d'une entrevue qui lui paraissait solennelle, le bailli de Mirabeau resta quelques instants plongé dans ses réflexions; puis, comme s'il s'était éveillé à la voix du bon abbé Castagny, qui lui répétait : — Vous verrez, monsieur le bailli, qu'il ne sera pas aussi mauvais qu'on nous l'a fait. — Allons, allons, s'écria-t-il, préparons tout pour le recevoir comme l'héritier de nos pères, afin qu'il sente mieux qu'il doit devenir un homme de bien pour n'être pas indigne de notre nom. Et pendant que le vieux chapelain allait là joyeux, donnant des ordres pour que le château prit un air de fête, le bailli revêtait son grand costume de l'ordre de Malte, afin de faire honneur au fils aîné de sa noble maison.

IV.

Tandis que les vieux murs du château de Mirabeau s'éclairaient et s'animaient pour recevoir un nouvel hôte, le soldat porteur du message verbal que Garcin lui avait transmis lançait au grand trot son cheval sur la route de Lambesc. Mais à peine avait-il fait une demi-lieue, qu'il vit venir en face de lui un cavalier qu'il crut reconnaître, et bientôt il n'eut plus aucun doute.

— Quoi! c'est vous, monsieur Buffière? s'écria-t-il; oh! je l'avais bien deviné, vous n'avez pas eu la patience de m'attendre.

— Non, je l'avoue, l'inquiétude me dévorait. Mais voyons, mon ami, quelle nouvelle m'apportes-tu, bonne ou mauvaise?

— Excellente, mon officier. On vous attend, et l'on pleure de joie à la pensée de vous revoir, s'il faut en croire un vieux serviteur qui vous a vu naître, et qui pleurerait lui-même en me répétant : Qu'il vienne, qu'il vienne, ce brave enfant!

— Ce bon Garcin!.... Tiens, mon ami, voici pour toi; et maintenant adieu! j'ai hâte d'arriver.

Et après avoir mis un louis dans la main du soldat, il piqua des deux, et prit au galop la route du château de Mirabeau. L'impatience de son âme semblait animer son cheval; son épaisse chevelure, dépoudrée et défrisée par le vent, ondulait autour de son cou comme une crinière de lion; sa tête avait un caractère sauvage plein de grandeur et de force; tous ses traits, grossis

et déformés par la petite vérole, laissaient à peine deviner leur beauté première; son sourcil arqué et dont les poils étaient presque hérissés, donnait de la dureté à sa physionomie; son œil seul brillant, expressif, très-doux et très-ardent à la fois, avait un charme irrésistible qui contrastait avec la laideur de son visage, et la tempérant souvent jusqu'à la faire oublier. Qu'une pensée grande et généreuse traversât son âme, qu'un noble orgueil l'inspirât, qu'un bonheur imprévu la fit tressaillir, soudain son œil limpide reflétait ses sentiments, et répandait sur tous ses traits une expression qui les embellissait. Cette tête bizarre était portée par un cou ample, suivi de larges et fortes épaules; la taille était sans élégance, la tournure sans distinction; mais tout dans les allures du corps annonçait l'homme d'action; comme dans la tête, le front, les yeux, l'immense développement du crâne, tout révélait l'homme de pensée. Tel était à vingt ans Mirabeau; car dans ce Pierre Buffière, simple officier au régiment de Lorraine, dans cet enfant prodigue demandant l'hospitalité au château de ses pères, on a reconnu le futur orateur de l'Assemblée constituante. Fils de cet utopiste, surnommé l'ami des hommes, qui, dans sa vie réelle, opposait à ses bienfaisantes théories pour l'humanité une dureté inflexible pour les siens, Mirabeau avait surtout été l'objet de la sévérité, nous dirions presque de la haine paternelle. Sa naissance avait d'abord flatté l'orgueil de son père; il continuait sa race, il était l'héritier de son grand nom; mais bientôt ces sentiments, qui ne venaient pas du cœur, firent place à une sorte d'aversion instinctive que le père ressentit pour son propre fils. Enfant, la petite vérole avait défiguré son visage, et ce malheur, au lieu d'émouvoir la sensibilité de son père, sembla éveiller l'antipathie qu'il voua pour toujours à son fils. Dès lors, dans ses lettres à son frère le bailli de Mirabeau, confident et pacificateur de cette âme acerbe, violente, éternellement irritée, dès lors cet enfant n'était pour son père qu'un *Néron en germe*, un monstre dont la laideur morale surpassait la laideur physique, et tout cela à cinq ans, lorsque cette grande intelligence, qui s'éveillait à peine, répandait autour de lui l'étonnement, presque l'admiration. Seul, le marquis de Mirabeau ne voyait dans l'âme de son fils que les symptômes d'une incurable perversité. Prévoir ainsi le mal, s'obstiner à y croire, n'est-ce pas pour ainsi dire le suggérer?

L'éducation de Mirabeau fut dure. Si son intelligence avait été moins vive, elle se serait éteinte sous le joug paternel, et si son âme avait été moins fortement trempée, on l'aurait à jamais courbée sous le poids des humiliations qu'on lui faisait subir. Mais si les tyrannies qui accablèrent son enfance n'étouffèrent point ses facultés, elles les firent dévier de leur vraie destination, et furent un obstacle à leur grandeur en les excitant et en les poussant par la contrainte hors de la sphère dans laquelle une éducation sage aurait pu les élever. Mirabeau était vif, l'obstacle le rendit violent; il avait

le courage de l'esprit, humilié il en eut l'audace. Il portait en lui les éléments de toutes les passions orageuses; mais la sensibilité de son cœur tempérait sa fougue. Cette sensibilité fut méconnue, raillée, niée même par celui qui devait la développer avec amour, comme le seul préservatif de sa jeunesse véhémence, et dès lors les passions envahirent cette âme, aux bons instincts de laquelle on avait refusé de croire.

Malgré ses luttes de chaque jour contre les rigueurs paternelles, son intelligence grandissait et embrassait avidement toutes les connaissances humaines. L'esprit systématique du marquis, qui joignait à un mérite réel des prétentions fort contestables en philosophie, ne pouvait comprendre l'heureuse facilité de ce hardi penseur, qui pénétrait tout, se jouant et avec la facilité du génie. Ce fils était en face de ces prétentions scientifiques et littéraires une sorte de rivalité menaçante, qui grandissait chaque jour, dont il eût voulu douter, mais qu'il était forcé de reconnaître dans son for intérieur. De là une jalousie bizarre, qu'il éprouvait comme à son insu, et qui l'irritait contre un enfant qui aurait dû être son orgueil.

A quinze ans, pour enchaîner ce qu'il appelait une audace indomptable, une intelligence sans frein, le marquis de Mirabeau enferme son fils dans une sorte de maison de correction. Là, pour l'humilier plus encore, il le fait inscrire sous le nom de Pierre Buffière; il déshérite de son nom ce fils qu'il a déshérité de sa tendresse; mais l'enfant, malgré sa fougue, parvient à se faire aimer du prêtre (1) qui dirige cet établissement, et dans cette sévère institution, qui fut presque sa première prison, il trouve encore le moyen d'élever et d'étendre ses facultés. A dix-sept ans, Mirabeau fut incorporé, toujours sous le nom humilient de Pierre Buffière, dans le régiment du marquis de Lambert. Un jour, excité par quelques officiers de son corps, il perd au jeu quarante louis; le marquis l'apprend, et sa colère ne connaît plus de bornes: il mérite les châtimens les plus sévères, et finit par obtenir que son fils sera conduit prisonnier à l'île de Ré. Ce fut le premier degré de cette échelle de malheurs qu'il devait parcourir. Enfin une expédition en Corse se prépare; c'est un exil rigoureux qui vaut bien la prison, c'est une occasion favorable pour le marquis de se défaire de son fils. Il l'incorpore à la légion de Lorraine, et Mirabeau, maudit par son père, quitte la France à vingt ans, sans avoir revu sa famille, où, le jour même de son départ, une fête se préparait. Le marquis mariait alors une de ses filles, mais le frère ne put embrasser la sœur; il partit comme un paria dont on désirait l'absence et presque la mort. Une seule voix s'éleva pour blâmer la cruelle sévérité du marquis: ce fut celle de son frère, de ce noble bailli de Mirabeau que nous avons fait connaître en commençant ce récit. Il n'avait jamais vu cet enfant, mais son cœur lui disait que pour adoucir ce

caractère plein d'aspérités, une direction plus tendre et plus éclairée eût été nécessaire. Malgré le respect inviolable qu'il portait à son frère, il lui exprima sincèrement son avis, et lui donna, à l'endroit de son fils, des conseils pleins de clémence et de mansuétude. Mais que pouvait cette douce et lointaine influence contre l'influence plus directe, plus puissante et d'une autre nature, qui dirigeait le marquis? Ce père si inexorable pour les erreurs de son fils, ce moraliste si rigide avait introduit au sein de sa famille une femme qu'il aimait, et qu'il voulait faire respecter par ses enfants. Le scandale amena la discorde; cette femme devint le mauvais génie qui poussait le père contre le fils, et qui étouffait la voix conciliatrice du bailli lorsqu'elle s'élevait pour défendre son neveu. Toujours repoussé dans ses conseils, toujours contredit dans la sagesse de ses réflexions, bientôt le bailli cessa d'intercéder pour cet enfant qu'il aimait, et dont il eût voulu adoucir le sort. On s'obstinait à le lui représenter comme une nature monstrueuse, et il finit presque par ajouter foi, malgré les doutes qui l'avaient longtemps combattu, à ce jugement qu'il n'avait pu rectifier. Et maintenant qu'il allait voir enfin l'enfant abandonné et le juger par lui-même, une sorte de lutte douloureuse s'établissait dans son cœur entre sa bienveillance naturelle et l'opinion sévère que son frère lui avait inculquée.

Quant à Mirabeau, heureux de voir enfin cet oncle si bon, le seul de ses parents qui, sans le connaître, eût été compatissant pour lui, heureux encore de retrouver cet excellent abbé Castagny, qui avait adouci les rigueurs qui entourèrent son enfance, et ce vieux serviteur, Garcin, qui lui avait donné tant de soins; heureux enfin de saluer, non plus en proscrit, mais comme un fils pardonné, le château de ses pères; oubliant ses années de malheur et de servitude, il ouvrait son âme à toutes les espérances de l'avenir, et quand il franchit le seuil de cette porte qui pour la première fois s'ouvrait pour lui, il crut entrer dans une vie nouvelle, et le passé disparut.

V.

A peine donna-t-il le temps à Garcin d'annoncer son arrivée au bailli de Mirabeau, qui l'attendait avec son chapelain dans la grande salle du château; d'un bond il s'élança dans les bras de son oncle et dans ceux du vieux prêtre, et ces trois hommes confondirent de nobles et douces larmes.

— Gabriel, mon cher Gabriel! est-ce bien toi? oh! que je t'appelle enfin de ton vrai nom! s'écriait Castagny.

— Mon fils! s'écriait le bailli, sais-tu bien que je t'ai-
mais avant de te connaître? Malgré tes torts, je t'ai-
mais; ne trompe pas mon affection pour toi, je dés-
armerai la colère de ton père.

— Hélas! que mon père daigne me connaître! Je sais

(1) Il se nommait l'abbé Choquart.

qu'il me croit le cœur mauvais ; mais qu'il me mette à l'épreuve (1).

Il avoua ses erreurs passées ; ils convinrent ensemble des résolutions à prendre pour l'avenir afin de reconquérir la tendresse de son père. Le bailli, en le voyant, ne comprenait plus qu'il l'eût perdue. « *Cet enfant m'ouvre la poitrine*, écrivait-il au marquis, *que de droiture de cœur, d'élévation d'âme, de force, de génie !* »

Et le bon abbé Castagny renchérissait sur ces éloges et pleurait de joie en regardant ce Gabriel qu'il avait tenu tout petit dans ses bras.

Gabriel passa trois mois au château de Mirabeau ; ce furent les plus heureux jours de sa vie, les seuls heureux peut-être. Il était traité par son oncle en ami et non en criminel ; son âme, naturellement fière et indépendante, se trouvait à l'aise auprès de cet esprit chevaleresque qui comprenait tous ses instincts généreux ; il pouvait lui confier ses pensées les plus hardies, ses désirs les plus exaltés : l'oncle tempérait les élans de cette âme indomptée, mais ne cherchait jamais à la convaincre par l'humiliation et le mépris.

Chaque jour il écrivait à son frère pour le disposer à revoir son fils et à l'accueillir avec amour ; il songeait avec douleur au moment où il lui faudrait quitter son cher Gabriel, mais il sentait que pour lui assurer un heureux avenir il devait hâter sa réunion avec son père. Le bailli de Mirabeau avait bien vite compris cette nature ardente, que l'injure enflammait et qui se calmait sous l'affection ; il n'espérait pas ramener le marquis à un système de conciliation, et il essaya de persuader son neveu d'obtenir par une inaltérable soumission, sinon la tendresse de son père, du moins le sentiment d'équité avec lequel il méritait d'être jugé.

— Pars, lui dit-il, mais compte sur moi toujours, et reviens aussitôt que tu auras fait avec ton père la paix que j'ai préparée ; il y a en Provence plus d'une riche héritière qui serait fière de t'avoir pour mari ; je songe à toi, Gabriel ; reviens avec la grâce paternelle, et ta vie s'arrangera.

Quand ce jeune homme à l'esprit si brillant, au cœur si expansif, eut quitté le château de Mirabeau, ces vieux murs semblèrent redevenus plus froids, plus silencieux et plus sombres. L'abbé et le bailli s'entretenaient ensemble de tous les souvenirs qu'il leur avait laissés. Parfois, dans leur promenades à travers champs, ils arrêtaient les paysans pour leur parler du jeune comte de Mirabeau, et ils étaient heureux d'entendre son éloge sortir de ces bouches naïves.

— Il est bien vif, disaient ces bonnes gens dans l'idiome provençal ; mais il n'a pas d'orgueil, il est avec nous comme un ami.

C'est ainsi qu'il s'était fait aimer ; tous le pleurèrent à son départ, et le vieux Garcin ne voulut point s'en séparer.

(1) Paroles de Mirabeau.

— Je veux le suivre là-bas, je veux dire à M. le marquis combien nous l'aimions ici, pour qu'il comprenne enfin qu'il doit être un vrai père pour lui.

Et le bon serviteur, comme pour défendre Mirabeau sous l'égide de sa vieillesse et de sa longue affection, l'accompagna chez son père.

Il n'y retrouva pas les douceurs de l'intimité qu'il venait de laisser au château de Mirabeau ; mais du moins les jours d'orages de sa jeunesse si tourmentée ne se renouvelèrent pas. Le lion se fit agneau ; cédant aux conseils du bailli, qui avait autant de finesse d'esprit que de droiture de cœur, il flatta les systèmes de son père ; il lut les *Éphémérides* et les *Économiques*(1) ; il parut en adopter les idées, et se prêta à l'exécution des théories agricoles que contenaient ces lourds et laborieux essais. Le marquis, enchanté d'avoir soumis cet esprit hardi à ses plans d'idéologue, devint moins dur, moins irrité, et pensa qu'il pourrait faire quelque chose de son fils. Cette vie de contrainte et d'ennuis pesait à Mirabeau, qui brûlait de s'en retourner auprès de son oncle ; il voyait bien que son père ne cherchait qu'à étouffer ses facultés, à entraver sa carrière ; le ministre venait de lui offrir un régiment, son père l'avait refusé pour lui. Que faire ? comment secouer ce joug sans le rompre, sans réveiller la colère paternelle ? Conseillé par son oncle, il persuada au marquis que ses systèmes ruraux appliqués à l'exploitation des terres qu'il possédait en Provence pouvaient avoir les plus prompts et les plus heureux résultats, et le marquis, flatté, délégua son fils comme un missionnaire appelé à répandre dans le Midi ses doctrines d'économiste et à les faire prospérer.

L'oncle et le neveu furent également heureux de se revoir ; l'un recouvrait une distraction animée pour ses jours solitaires, l'autre un peu de cette liberté de penser et d'agir si nécessaire à sa nature. C'est en se retrouvant libre sur les bords sauvages de la Durance, auprès d'un parent qu'il aimait, que le jeune Mirabeau comprit pour la première fois tout le bonheur de l'indépendance. Sans suivre scrupuleusement les systèmes de son père, il fit prospérer les terres du château, et bientôt il en augmenta les revenus ; le bailli était heureux de voir cet esprit longtemps indompté se plier avec courage aux devoirs souvent fastidieux d'un gentilhomme de campagne. Ce noviciat d'une conduite sage et régulière avait duré plus d'un an. Le bailli jugea que le vieil homme avait disparu, et espérant assurer une destinée honorable et calme à cet enfant qu'il avait rendu à sa famille, il songea dès lors à le marier.

MADAME LOUISE COLET.

(La suite au numéro prochain.)

(1) Ouvrages du marquis de Mirabeau.

LA MINE D'IVOIRE.

I

YAKOUTSK.

Yakoutsk est une des principales villes de la Sibérie, pays dont le nom, grâce aux idées exagérées qu'on s'en est faites, est devenu le synonyme de stérilité et de désolation. Sillonnée en tous sens par des rivières aux îles verdoyantes qui font partout l'office de routes et de chemins de fer, couverte de montagnes boisées, de riches vallées, de vertes collines, de champs en pleine culture, de rians pâturages et de jardins en fleur; abondamment pourvue des végétaux nécessaires à la vie, et dotée d'un inépuisable commerce de fourrures et d'ivoire, la Sibérie, excepté dans ses provinces septentrionales les plus reculées, présente, comme beaucoup d'autres pays, de grandes compensations à l'extrême rigueur de son climat. Yakoutsk est située tout à fait au nord, sur la grande rivière de la Léna. C'est une ville aux rues larges, bordées de misérables huttes en bois, dans la plupart desquelles la glace, en hiver, remplace encore les vitres aux ouvertures servant de fenêtres. Un célèbre voyageur nous a dit qu'à l'époque où il y passa, la ville renfermait cinq cents maisons et quatre mille habitants. Elle possédait trois églises bâties en pierre, deux autres en bois et un couvent. Jadis elle avait une curiosité à montrer à ses visiteurs : c'était une vieille forteresse appelée l'Ostrog, élevée en 1647 par les Cosaques, mais qui, construite tout en bois et menaçant ruine tous les jours, a fini par disparaître entièrement. Toutefois, dans ce lointain pays, le temps ne reste pas immobile, le progrès franchit les distances; peu à peu les cabanes font place aux maisons, et parmi ces dernières, il en est dont l'intérieur ne manque pas d'une certaine élégance. C'est un grand centre de commerce où sont apportés les produits de toutes les contrées du Nord, depuis l'Anubra jusqu'au détroit de Behring, des bords de la mer Glaciale au mont Aldana, et même jusqu'à l'O-khotsk et le Kamtchatka. Pendant la belle saison, les marchands viennent s'y approvisionner surtout de fourrures, de dents de phoque et de défenses de mammoth, qui font d'excellent ivoire; ils livrent en échange des tabacs, des grains, de la farine, du thé, du sucre, des spiritueux, des soies et des cotons de la Chine, des draps, des ustensiles de fer et de cuivre, de la verroterie, etc., etc.

Les habitants de la ville sont, pour la plupart, des marchands qui achètent à bas prix des fourrures aux chasseurs yakoutas, et qui les revendent avec une espèce de mystère aux agents que les négociants russes leur envoient. Pendant le temps que dure leur foire annuelle, ils enferment leurs marchandises dans leurs

maisons; c'est là que les gens d'Irkoutsk sont obligés de les venir trouver. Ces marchands sont les habitants russes de la ville, les natifs yakoutas étant tous artisans. Dans cette colonie reculée, le Russe place son nouveau-né en nourrice chez une femme yakouta; puis, quand l'enfant est grand et qu'il sait lire et écrire, on le dresse au commerce des fourrures et son éducation est terminée.

Ivan Ivanovitch était né à Yakoutsk et y avait été élevé. Ses parents, après lui avoir donné l'instruction commune aux enfants russes d'Yakoutsk, le laissèrent pendant quelque temps libre de se choisir une occupation. Ivan se fit chasseur. Passionné pour cet exercice, il s'était tout jeune lancé dans les steppes avec les trappeurs yakoutas, il avait acquis parmi eux une grande habileté dans la chasse aux martres, aux hermines et aux lynx : il savait, sur ses longs patins, dépasser la course rapide du renne et de l'élan; il avait même poussé ses excursions jusque dans l'extrême nord à la recherche des phoques. Aussi, à l'âge de vingt ans, il possédait à fond toute la partie active de son commerce, et connaissait tous les bons endroits de chasse qui font la richesse des Sibériens. Mais, quand il fut appelé à embrasser le côté calme et sédentaire de son métier, la tâche lui parut moins facile. La vie rude et sauvage qu'il avait menée jusque-là lui rendait insupportable l'existence de la ville, et il professait pour la boutique ce mépris superbe qui caractérise tout nomade, Peau-Rouge, Arabe, Tartare ou Sibérien.

Cependant on avait dit à Ivan qu'il devait faire son chemin dans le monde. Ses parents, morts avant qu'il eût atteint l'âge d'homme, lui avaient laissé en roubles et en fourrures une petite fortune qui, avec du travail et de la persévérance, pouvait lui aplanir la route et le faire arriver dans sa ville natale à la plus haute position. Obéissant donc aux sages avis et aux sollicitations pressantes de ses amis, il abandonna la vie errante et vint s'établir dans la maison de ses pères. Il emmagasina ses peaux et ses ivoires, acheta de nouvelles marchandises, et prépara tout pour la foire prochaine. Les marchands d'Irkoutsk, capitale de la province, vinrent le trouver, et, comme il était actif et habile, ses affaires furent bonnes. Mais, quand il eut converti fourrures et ivoire en thé, en tabac, en eau-de-vie, draps, etc., il ne s'en trouva pas plus heureux. Ce qu'il fallait à Ivan, c'étaient les coteaux arides, les monts escarpés, les lacs transparents, les chasses aventureuses et les nuits de bivouac avec les récits merveilleux et terribles des vieux Yakoutas. A tous les festins de la ville il préférait le beurre gelé des chasseurs, que la hache entame à peine, ou leur *strouganina*, mélange de poisson et de cervelles de rennes, mets grossiers qui lui rappelaient ses années d'indépendance. Ses amis les plus dévoués lui conseillèrent de se marier. — Sans une femme, lui dirent-ils, la vie est triste; le mariage vous fera passer l'envie d'aller vivre avec les ours et les sauvages.

Ivan les crut sur parole, et, docile à leurs conseils, il se lança dans la société, c'est-à-dire qu'il fréquenta davantage les réunions gastronomiques auxquelles était consacrée la mauvaise saison. Les bons habitants d'Yakoutsck, comme tous les peuples qui se rapprochent de cet état sauvage, appelé sentimentalement l'état de nature, considéraient les plaisirs de la table comme la grande affaire de la vie. Il existe de fabuleuses légendes sur l'énorme quantité de mets qu'absorbent les Esquimaux dans leurs festins. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à Yakoutsck un grand dîner commençait toujours par plusieurs heures de la mastication laborieuse de plats gras et huileux, et par une absorption proportionnée de liqueurs fortes. Quand les estomacs avaient atteint leur dernière limite de dilatation et que la réplétion était complète, les patriarches prenaient leurs pipes et jouaient aux cartes tout en buvant du punch, tandis que les dames préparaient le thé et mangeaient des noix grillées, probablement dans le but de faciliter la digestion. Les jeunes gens venaient se mêler à leur conversation en leur grillant des noix, et la fine fleur des dandys hasardait de temps en temps quelque danse sibérienne au son du violon ou du *gousli*, espèce de guitare du pays.

Ivan prenait une part active à tous ces plaisirs : il fumait avec les fumeurs ; il buvait de leur punch ; il grillait des noix pour les dames et leur racontait des histoires merveilleuses qui captivaient toujours l'auditoire ; excepté quand une mode nouvelle, oubliée à Paris depuis plusieurs années, avait fini par se frayer un chemin dans les déserts de la Sibérie, en passant par Pétersbourg, Moscou et Irkoutsk. Il se taisait alors ; car les dames avaient un ample sujet de conversation, sans compter la médisance, cet aliment inépuisable des causeries de salon. Ivan cependant avait parmi les dames un infailible moyen de popularité : comme presque tous les Russes qui ont voyagé dans les pays froids, il savait préférer une tasse de thé à un verre de punch. Il avait appris par expérience qu'il y a plus de véritable chaleur dans la théière que dans le bol. On sait que la plupart des officiers russes partagent cette opinion.

Plusieurs fois le jeune homme avait fixé son attention sur une riche veuve nommée Maria Vorotinska qui faisait l'admiration de tout Yakoutsck. Son mari lui avait laissé une fortune considérable, plus une jolie maison confortablement meublée, ce qui, en Sibérie, est le *nec plus ultra* de la félicité humaine. On disait communément que Maria, toute jeune qu'elle était, entendait le commerce mieux que personne au monde. Elle achetait ses peaux moins cher que les autres marchands, et les vendait à un cours plus élevé que qui que ce fût. Ces qualités, ajoutait-on, devaient en faire une perle pour Ivan, qui n'était ni un fin acheteur ni un adroit vendeur. Toutefois, longtemps celui-ci resta parfaitement insensible aux avantages sociaux et aux charmes physiques de la dame. Il la rencontrait souvent et lui faisait même griller plus de noix qu'à

toute autre, preuve évidente de préférence ; mais il continuait de manger, de dormir et de s'amuser tout comme la première fois qu'il l'avait vue. Un soir cependant que Maria lui présentait son thé avec un gâteau tout chaud, soit qu'Ivan trouvât dans son sourire quelque chose de particulier, soit que cette action en elle-même le rappelât à des idées matrimoniales, le fait est qu'il parut très-ému, et que le lendemain il lui fit sa demande formelle. Maria se mit à rire, hocha la tête, répondit quelques mots enjoués, et enfin, sans positivement l'accepter ou le repousser, elle alléguait sa jeunesse, son défaut d'aptitude aux affaires et son peu de fortune. Ivan déclara avec chaleur qu'il était le meilleur chasseur d'Yakoutsck, et partant l'homme qui avait le plus d'expérience pratique du commerce ; puis il termina sa harangue par l'énumération de tout ce qu'il possédait.

— C'est juste le quart de ce que m'a laissé mon cher défunt ! répliqua la prudente veuve.

— Mais si je veux, s'écria Ivan, je puis être le plus riche trafiquant de la Sibérie !

— Par quel moyen ? demanda Maria avec curiosité ; car, au seul mot de richesse ; elle s'animait comme le cheval de bataille à l'odeur de la poudre.

— Étant à peu près le seul Russe qui ait vécu au milieu des Yakoutes, je sais, dit-il, le secret d'avoir des fourrures à meilleur marché et plus facilement que personne. D'ailleurs, si je voulais entreprendre un long voyage, il me serait facile de ramasser des monceaux d'ivoire. La tradition a conservé le souvenir d'une mine d'ivoire dans le Nord, et je sais d'un vieux Yakouta que rien n'est plus exact.

— C'est possible, reprit Maria ; je n'ignore pas qu'il existe des amas considérables d'ivoire fossile de mammoth ; mais les *Promich lenicks*, ces compagnies commerciales que vous connaissez, ont exploité toutes ces mines depuis longtemps.

— Pas celle-là ! s'écria Ivan, c'est une mine vierge. Elle est loin, très-loin, sur les bords de la mer Glaciale, et pour la trouver il faut un courage et une énergie à toute épreuve. Deux Yakoutes l'ont découverte une fois : l'un fut tué par les naturels ; l'autre a échappé, c'est maintenant un vieillard.

— Si vous pouviez trouver cette mine, dit Maria, vous deviendriez l'homme le plus important de la Sibérie, et le czar lui-même vous conférerait des honneurs.

— Et vous ? demanda humblement Ivan.

— Ivan Ivanovitch, répondit tranquillement Maria, je vous aime plus qu'aucun homme d'Yakoutsck, mais j'adorerais le grand marchand d'ivoire !

Ivan était ravi. Il ne concevait pas trop le caractère de cette femme, qui, après avoir épousé un vieillard pour sa fortune, semblait vouloir encore concilier dans un second mariage l'intérêt et l'amour. Mais il ne faut pas exiger de ceux que la civilisation n'a policés qu'à demi des idées parfaitement nettes sur le cœur hu-

main, ni une connaissance profonde de notre égoïste nature.

Quoi qu'il en soit, Ivan se mit à mûrir son projet, qui du reste, avant sa passion soudaine, avait depuis longtemps fait rêver sa jeune imagination. Dans le cours de ses expéditions, un célèbre chasseur nommé Sakalar, se disant descendant du fameux Tartare, père des Yakoutas, lui avait souvent raconté ses voyages en traîneau sur la mer Glaciale; et la découverte qu'il avait faite d'une mine d'ivoire, c'est-à-dire d'un de ces immenses dépôts de défenses de mammouth qu'on trouve généralement sous terre à de grandes profondeurs, mais qui cette fois s'offrait visible aux yeux de quiconque en voudrait profiter. Il en parlait comme d'une folie de jeunesse qui avait coûté la vie à son meilleur ami, et que jamais il n'aurait été tenté de recommencer.

Ivan résolut d'entreprendre l'aventure, et même d'avoir Sakalar pour guide.

II.

LE CHASSEUR YAKOUTA.

Il s'écoula quelques jours avant que notre héros pût être prêt à partir. Il acheta deux chevaux et disposa tous les objets nécessaires à son voyage, surtout ceux qui pouvaient le plus flatter les goûts du vieux chasseur, son ami : du thé, du rhum, de l'eau-de-vie, du tabac, de la poudre, etc. Pour son usage personnel, il prit deux fusils, une paire de pistolets, d'épais et chauds vêtements, une marmite de fer, une bouilloire pour son thé, et divers autres articles absolument indispensables dans les froides régions qu'il allait visiter. Tous ceux qui ont voyagé dans le Nord savent qu'une nourriture abondante et des boissons comme le thé sont, avec des mets huileux et gras, les meilleurs préservatifs contre le froid; mais, quant à ces dernières provisions, Ivan n'avait pas besoin de s'en occuper; son ami le Yakouta savait la valeur de la graisse et de l'huile de baleine en voyage; c'est, en pareil cas, le luxe des Sibériens, des Kamtchatkans et des Esquimaux.

Le premier but d'Ivan devait être nécessairement la *yourte* ou le wigwam de Sakalar, sans le secours de qui il n'avait pas à espérer d'atteindre jamais l'objet de ses désirs. Se sentant assez de confiance en lui-même pour s'aventurer seul vers la plaine de Miouré où demeurerait le vieux trappeur, il partit de bon matin sans prévenir de son départ personne autre que Maria, et s'enfonça courageusement dans la steppe gelée qui s'étend d'Yakoutsk à la mer Glaciale.

Ce pays n'est partout que marécages, vastes dunes, forêts sauvages et montagnes couvertes de neige, même en septembre, époque à laquelle il commençait son voyage. Les cinq chevaux qu'Ivan emmenait étaient attachés à la suite l'un de l'autre; il montait le premier et n'avancait que lentement, obligé qu'il était de

voir à chaque instant si tout allait bien derrière lui. La nuit, il étendait une peau d'ours sous quelque buisson, allumait un grand feu, préparait son repas et s'endormait en se couvrant de tous ses vêtements. Au point du jour, il emplissait de neige sa bouilloire, la plaçait sur le brasier et se faisait du thé. Après ce chaud et salutaire breuvage, il organisait de nouveau sa petite caravane et continuait sa route. On ne peut rien imaginer de plus difficile qu'un pareil trajet : là, rien n'indique le chemin; des lacs produits par les inondations récentes arrêtent à chaque pas le voyageur et le forcent de prendre des détours, qui, en allongeant la route, ne font souvent qu'en augmenter les dangers.

(Extrait de la Bibliothèque des chemins de fer.)

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

PORTE SAINT-MARTIN : reprise de *la Chambre ardente*; mademoiselle George. — VAUDEVILLE : *la Maîtresse du mari*, proverbe à deux personnages, par MM. Duflot et Desarbres.

A la Porte Saint-Martin on a repris *la Chambre ardente* avec mademoiselle George, qui produit toujours un grand effet dans ce sanglant et sombre mélodrame. Seulement à ceux qui connaissent l'histoire c'est un singulier anachronisme que l'ampleur de mademoiselle George substituée à l'élégance fluette de la Brinvilliers. On se souvient de la lettre de madame de Sévigné sur la célèbre empoisonneuse, et on trouve, qu'au physique du moins, mademoiselle George ne ressemble guère à la perverse marquise. Mais la grande tragédienne sait encore trouver de magnifiques effets de passion et de terreur. Lugnet est un comte de Guiche très-convenable; mademoiselle Lia Félix est noble et touchante dans le rôle de Marie, et mademoiselle Delphine Baron représente fort bien la Voisin.

La Maîtresse du mari est un joli proverbe, joué avec beaucoup de talent par Brindeau, qui a passé des Français au Vaudeville, et par madame Saint-Marc.

C'est l'histoire ou plutôt l'aventure d'un commis voyageur et d'une grisette qui se marient, — c'est-à-dire qui se promettent de s'épouser, — dans une auberge où ils se sont rencontrés, attendant tous deux le départ d'un convoi de chemin de fer. Un cigare allumé trop cavalièrement et un accès de toux critique ont engagé la conversation. — Je suis un commis voyageur. — Et moi, une modiste. — Où allez-vous, mademoiselle? — Dans ma famille, voir mon futur. — Et vous, monsieur, où allez-vous? — Dans ma famille, voir ma future. — Connaissez-vous votre futur? — Je

ne l'ai jamais vu. — Il doit être affreux, votre futur. Oh ! ne vous mariez pas, mademoiselle, vous seriez malheureuse ! J'ai pitié de vous. Je vais vous faire voir ce que c'est qu'un mari, si, pour passer le temps, car nous avons encore plus d'une heure à attendre, vous voulez bien jouer le rôle de ma femme. — Et ils représentent, lui, le mari, elle, la femme, de manière à dégoûter du mariage tous les spectateurs qui ont encore le bonheur d'être célibataires. — Non, mademoiselle, non, vous ne devez pas vous exposer à un pareil malheur. Oh ! je vous en prie, laissez-vous aimer tendrement par un beau jeune homme bien passionné qui sera aux petits soins pour votre adorable personne... Bref, on joue à l'amour après avoir joué au mariage. Le mari grondeur, jaloux, brutal, se métamorphose en un amant qui ne laisse rien à désirer... qu'un peu plus de réserve. On boit du champagne, on se tutoie, on se dit mille tendresses de part et d'autre, on s'embrassait même déjà, je crois, lorsque paraît le garçon d'auberge s'écriant : — Le convoi, monsieur Colombin, voilà le convoi ! — M. Colombin, vous l'avez deviné, était le futur de mademoiselle Anna, qui refuse d'abord de l'épouser, mais qui finit par lui donner son consentement, à la condition qu'elle sera plus souvent sa maîtresse que sa femme.

* * Au théâtre impérial de l'Opéra, la première représentation de la *Nonne sanglante*, dont le libretto est de MM. Scribe et Germain Delavigne, la musique de M. Gounod, a été donnée mercredi dernier. Autant que nous avons pu en juger par une audition, à la répétition générale, la partition de M. Gounod renferme des morceaux très-remarquables, et le jeune compositeur a pleinement justifié les espérances qu'avaient fait concevoir de lui *Sapho* et les chœurs d'*Ulysse*.

* * On ne sait encore rien de positif sur les causes du brusque départ de mademoiselle Sophie Cruvelli. Cependant il paraît probable que la célèbre cantatrice s'est rendue en Allemagne auprès de sa famille. Dès le vendredi de l'autre semaine, au nom de M. le ministre de la maison de l'Empereur, M. Blot, avoué, avait présenté une requête à M. le président du Tribunal civil, à l'effet d'être autorisé à pratiquer une saisie conservatoire sur le mobilier garnissant l'appartement occupé par mademoiselle Cruvelli, rue Tronchet, 45, pour la garantie d'une somme de 100,000 fr., à laquelle est évalué provisoirement le préjudice souffert par suite de l'inexactitude de l'engagement régulièrement contracté. Une autre requête a encore été présentée, afin d'avoir l'autorisation de former une saisie-arrest entre les mains de M. de Rothschild, détenteur de fonds ou valeurs appartenant à mademoiselle Cruvelli. M. le président a rendu deux ordonnances autorisant ces mesures conservatoires, qui ont été pratiquées sur-le-champ. Mademoiselle Sophie Cruvelli avait laissé son appartement dans le plus grand ordre, et rien n'avait été dis-

trait par elle de son mobilier, où se trouvaient jusqu'à ses costumes de théâtre.

* * Roger quitte décidément l'Opéra. L'éminent artiste est engagé au théâtre de Milan, où il doit créer le rôle de Jean de Leyde dans le *Prophète*.

LÉOPOLD DANJEAU.

Madame Cavé a fait exécuter des modèles pour son cours de dessin sans maître ; il en existe deux cahiers composés chacun de 20 feuilles. Avec ces cahiers, on peut conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Ils ne sont point indispensables à la méthode ; mais, étant choisis et exécutés dans les idées de l'auteur, ils sont préférables aux autres modèles. Ils sont, du reste, aussi bon marché que tous les autres, puisque le prix de chaque cahier n'est que de 10 fr. On les vend au bureau du journal, rue Bergère, 20.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des ROBERT MACAIRE, cette satire de notre époque, composée par Philpon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 45 fr. ; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal pour rire* ont droit à la recevoir franco en France, moyennant 10 fr. adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergère, 20.

Veut-on occuper et amuser un enfant ? On ne peut lui donner rien de mieux que le ROYAL ALBUM. C'est un recueil qui contient un nombre incroyable de dessins reliés entre eux par un texte fait pour intéresser les jeunes lecteurs. Cet album est un tour de force de bon marché : il représente trois et quatre fois la valeur que l'éditeur lui a donnée. Son prix est de 8 fr. broché, et 10 fr. cartonné. — Nous avons obtenu que, pour les abonnés des *Modes parisiennes*, ce prix soit réduit à 6 fr. broché, et 8 fr. cartonné.

CHOIX DU MUSÉE PHILPON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal la *Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.